

Voyage vers un autre monde

J'ai 9 ans. Mon Papa est loin. Non, il n'est pas « mort », comme ils disent à l'école. Simplement, il travaille loin. Dans un autre monde. Un monde que je ne connais pas. Il vit à Abu-Dhabi. Je survis à Guéret.

2 Juillet 1978. Cette nuit-là je ne dors pas. Je ne dors pas car demain matin, nous partons le rejoindre. Maman, mon frère et moi. Nous allons passer les vacances d'été à Abu-Dhabi, un endroit que personne ne semble connaître : « Tu vas où ? Au bout de quoi ? – Non, je vais à Abou...Dhabi ! – Connais pas... ».

Lever à 4h15 pour un périple taxi - train - taxi - avion. Quand Maman entre dans ma chambre pour me réveiller, je sens qu'elle est aussi inquiète que je suis excitée. Pas un mot, on y va. Les choses s'enchainent très vite. J'ai d'abord l'impression de m'enfuir dans l'obscurité de cette fin de nuit. Les valises trop lourdes sur le quai, le cri des rails dans la gare sombre. Puis le lever du jour sur la Beauce, mes yeux qui piquent, fatigués de fixer cet horizon qui bouge, et le ballottement nauséeux d'un train corail rempli de dormeurs endormis-engourdis-vaseux... L'inquiétude sur le visage de Maman, et le silence de mon frère Paul, comme toujours. Puis, il y a le taxi à Austerlitz, l'arrivée à Roissy, cet aéroport tout neuf, prouesse d'architecture moderne, cercle de béton gris, avec ses tubes transparents qui se croisent au-dessus du vide. C'est déjà un autre monde. La nuit sans sommeil et la grisaille de la gare s'effacent. Embarquement pour Abu Dhabi. Vol Air France 043.

L'avion me paraît gigantesque. A l'embarquement, des hommes en uniformes et de jolies dames bien coiffées, toutes habillées de bleu me regardent et me sourient. Une fois installée, je jubile. Tout est découverte : mon siège, la tablette, les hublots, la lumière aveuglante au-dessus des nuages, le ronron des moteurs sous les ailes, que je m'échine à regarder par le hublot, en me tordant le cou, et ce ballet haute couture dans l'allée, mené par ces femmes toujours souriantes qui défilent dans un sens puis dans l'autre.

La lumière décline brusquement, et l'avion descend. J'aperçois par le hublot une multitude de lumières orangées, qui se fondent les unes dans les autres puis semblent se séparer à nouveau, et en bas, des clignotants rouges et bleus. Mon Papa habite au pays des lumières. L'excitation m'envahit, excitation à peine refroidie par le regard vide de Paul, qui ne semble pas réaliser que nous

sommes sur le point d'arriver au pays du bonheur ! Il est trop concentré sur le jeu de solitaire que lui ont donné les femmes bien habillées. Il est dans son monde.

L'avion s'est immobilisé. Par le hublot, et parce que mon cou ne s'est pas encore décroché, j'aperçois sur la piste des hommes portant de longs pantalons bouffants et trop grands, ainsi qu'un drôle de drap enroulé sur la tête.

Les portes de l'avion s'ouvrent. On sent la chaleur entrer dans l'habitacle, une chaleur chargée d'odeurs de station-service. Plus nous avançons vers la porte, plus la chaleur s'intensifie. Et là, en haut de la passerelle, c'est le choc. Je m'accroche à la rambarde. Mes yeux s'écarquillent comme pour prendre la mesure de ce désert immense, ici et au loin, gigantesque fresque d'ombres et de lumières aux couleurs ambrées, alors que l'air chaud et sombre me prend à la gorge. Je crois étouffer alors que je respire enfin l'air de cet autre monde. Ma chemise, aussi surprise que moi, décide de se coller à ma peau, et mon frère de s'exclamer « *ah ben j'me déshabille !* ». Il aura fallu tout cela pour qu'enfin Paul décroche un mot aujourd'hui. Mais sommes-nous encore aujourd'hui ?

Je descends les marches de la passerelle, vue sur Maman, ou plutôt vue sur sa choucroute qui cède sous le souffle brulant de ce qui me semble être un sèche-cheveu géant et invisible. Je marche comme accablée par un poids tout aussi invisible, jusqu'à un bâtiment aux portes fermées. Elles s'ouvrent automatiquement à notre arrivée, laissant s'échapper un air tellement glacé que j'ai l'impression de recevoir une violente claque. Et Paul de dire, comme pour battre son record du jour : « *Ah ben j'me rhabille* ».

Passés les chocs thermiques, je m'aventure, comme en lévitation, entre un sol de marbre, lisse, froid et miroitant, et des plafonds cosmiques, beige et or, comme dans un palais des milles et une nuit. Une senteur envoûtante inconnue finit de m'étourdir.

Et tout à coup je le vois. Il est là, derrière une autre porte qui s'ouvre et se ferme sans cesse. Il est là avec une chemise à carreau bleu et blanc. Il est là avec son air de papa qui nous attend. Je sens en moi la joie, mais aussi la peur, la peur de l'inconnu, la peur de cet homme à la fois familier et si étranger à cet instant précis. Est-il content que je sois là ? Encore quelques pas, encore cette porte qui s'ouvre et se ferme, et enfin le contact. Je retrouve la chaleur de ses bras forts, sa voix profonde, sa moustache qui pique, son odeur si rassurante, mélange de Fabergé et de dentifrice Signal à la Chlorophylle. Mais c'est comme

un autre homme qui est là. Un autre homme qui m'accueille dans son monde merveilleux.